

***Waiting for Gaza* de Guillaume Kozakiewicz**

REGARD de Thibault Fleuret ...

Nous avons laissé Guillaume Kozakiewicz en tant que réalisateur de documentaire avec *Salto Mortale* et *FilmRadioFilm* tous deux de 2014. Par la suite, l'appel de la fiction ne fut pas refusé car, en 2016, il propose un *Je Les aime tous* qui a su se faire une place dans de nombreux festivals. Son dernier né, *Waiting For Gaza*, arrive sur les écrans et va arriver à conjuguer des réflexions cinématographiques liées à ces différentes expériences.

La première séquence est déroutante. Plongé au cœur de Gaza, le spectateur ne sait pas où il a atterri. Il sait qu'il est face à un documentaire mais la sensation de ne pas être devant un tel film est palpable. Des images de danse urbaine, un mariage et des portraits ; des explosions, des sirènes et une musique envoûtante ; au milieu de tout cela, un homme crie « *Tarzan, t'es où ?* ». Il y a comme une impression que quelque chose de dramatique est en train de se construire. Petit à petit, on comprend, à la faveur d'un « *Cut !* » salvateur. Tarzan et cet homme qui le recherchait, Arab, ce sont les frères jumeaux Nasser, réalisateurs palestiniens et ce que l'on voit, c'est tout simplement le tournage de l'un de leurs films, *Dégradé*, qui a été présenté en 2015 au festival de Cannes, section Semaine de la Critique. Un simple making-of pourrait-on dire. Mais les plans sont tellement saisissants de beauté (ces femmes, cette voiture en feu), l'impression d'urgence est tellement palpable que le vertige de ce *Waiting For Gaza* qui va malaxer les genres ne va jamais nous lâcher.

Making-of donc, mais également portrait documentaire des frères Nasser, extraits de fictions réalisées par ces derniers et ouverture vers d'autres acteurs de la scène gazaouie (*Gaza 36 mm*, Khalil Mozain, 2012). Toutes ces formes vont intégrer le corps du projet de Guillaume Kozakiewicz qui échappe donc à toute convention et qui paraît à la fois bien réel et totalement irréel. Bien sûr, plonger dans l'envers du décor de la production d'un film est passionnant tant cet acte raconte la « vie filmique » et donc - surtout ? - les difficultés

rencontrées. Ici apparaissent frontalement joutes verbales entre les deux cinéastes, problématiques du financement ou du lieu de tournage, direction des figurants, jeux de la promotion. Les coulisses cinématographiques sont arpentées dans une belle exhaustivité mais sans jouer la carte de la fadeur commerciale. Il suffit d'un concept peu évident à aborder (le Hamas par exemple) ou d'un discours sur une certaine hypocrisie institutionnelle (le statut d'un film palestinien comme témoignage d'une prise de recul salvatrice) pour que le spectateur se rende compte que derrière la magie du Septième Art, des combats sont à mener.

Combat. Le terme est lancé mais peut-être pas là où on l'attend. S'il paraît légitime, politiquement, d'y penser au regard de leurs origines ou de leurs statuts de réfugiés, s'il paraît légitime, artistiquement, de questionner la place du cinéma dans un territoire meurtri, ces démarches sont bien trop simples pour rendre compte de la passion qui anime les frères Nasser. Oui, faire du cinéma dans leur position demeure inconfortable mais le combat que Tarzan et Arab mènent est sans doute contre, et avec, eux-mêmes. Il va alors falloir s'élever et aller questionner profondément leur âme. Là est le véritable sens du portrait documentaire. Là est la véritable matrice de *Waiting For Gaza*. Il faut voir ces regards perdus dans le vide où le miracle d'un raccord sublime un contrechamp mélancolique d'un Gaza en souvenir. Il faut voir ces murs tapissés de leurs archives personnelles recouverts d'une peinture blanche immaculée, comme un nouveau départ qui paraît éternel. Il faut voir cette manière de parler du pays, sans clichés, sans défaitisme et où la vie essaie de prendre le dessus. Le film ne porte que trop bien son titre. Les attentes sont tellement nombreuses et Gaza devient bien plus qu'un espace géographique. Elle est un espace mental bien trop rempli et on en arrive à espérer qu'un jour, ces frères trouveront la paix.

Guillaume Kozakiewiez livre un film ambitieux tant son identité est plurielle. Il donne surtout l'envie de suivre la carrière cinématographique des frères Nasser dont le projet de vie (« *Boire du café, fumer des cigarettes et faire des films* ») donne à voir, derrière l'apparente légèreté d'une telle sentence, une humanité tiraillée, certes, mais surtout viscérale.